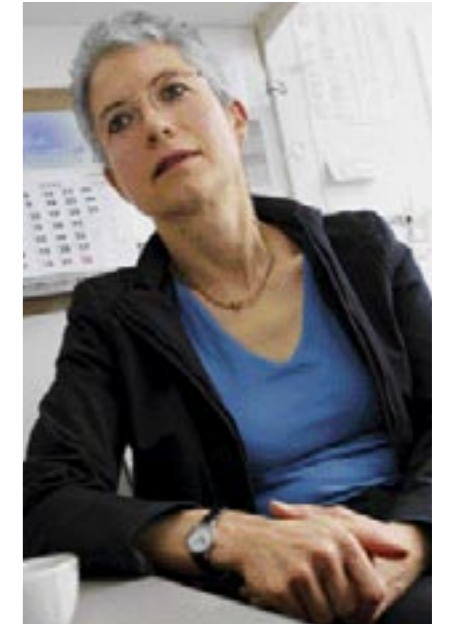




## TRAVAILLER EN RÉSEAU POUR LUTTER CONTRE LES TUMEURS CÉRÉBRALES

«LA QUESTION QUI SE POSE EST LA SUIVANTE:  
VAUT-IL TOUJOURS LA PEINE D'EFFECTUER UN TRAITEMENT  
CHIMIOTHÉRAPEUTIQUE LONG ET CÔTEUX, ASSORTI DE  
NOMBREUX EFFETS SECONDAIRES?»



Texte: Dr Martina Frei,  
journaliste au Tages-Anzeiger  
Photos: Peter Schneider

**Le groupe de chercheurs de Monika Hegi, à Lausanne, est un modèle de collaboration interdisciplinaire en matière de recherche. Il se consacre à l'étude des glioblastomes, des tumeurs pratiquement incurables jusqu'ici.**

«Bienvenue dans l'aquarium!», lance Monika Hegi en accueillant sa visiteuse au 19<sup>e</sup> étage du Centre hospitalier universitaire vaudois (CHUV) à Lausanne. Ce qui frappe dans son petit bureau, ce sont effectivement les grandes baies vitrées: d'un côté, elles marquent la séparation avec le laboratoire; de l'autre, elle s'ouvrent sur la ville et sur une partie du lac Léman. Entre les deux, une table de travail, une chaise, deux ordinateurs et des petites piles de dossiers épar-

pillées partout. «D'ici en haut, on a vraiment une vue fantastique. Mais il y a des jours où je ne sais même pas quel temps il a fait quand je sors du bureau!», avoue Monika Hegi en riant.

Ces jours-là, si la jeune scientifique de 41 ans n'a pas le temps de regarder une seule fois par la fenêtre, c'est parce que de minuscules structures accaparent toute son attention. Des promoteurs de gènes, par exemple, qui indiquent quels gènes sont «activés» dans les cellules de certaines tumeurs cérébrales (glioblastomes). Quelques-uns des travaux de Monika Hegi viennent justement d'être publiés. Leurs résultats soulignent l'importance de l'activité ou de la non-activité du gène MGMT dans les cellules tumorales cérébrales: sur 12 patients chez qui ce gène était actif, un seul vivait encore après 18

mois, alors que sur 26 patients où il était «inactif», 16 étaient encore en vie. L'étude a ceci de particulier que les tumeurs des 38 patients ont toutes été rattachées au même type de tissu par le pathologiste et que tous les patients ont reçu le même traitement, dans le cadre d'une étude clinique, de manière à augmenter le caractère probant des résultats.

«La question qui se pose est la suivante: vaut-il toujours la peine d'effectuer un traitement chimiothérapeutique long et coûteux, assorti de nombreux effets secondaires?» D'après les résultats obtenus par Monika Hegi, le traitement ne profite qu'aux patients dont les cellules tumorales portent le gène inactif. Les autres ont manifestement développé une résistance au médicament. «Pour ces patients-là, nous devons chercher de nouvelles possibilités.»

Quand Monika Hegi dit «nous», elle ne pense pas seulement aux huit chercheurs de son équipe, mais aussi aux spécialistes avec lesquels le groupe collabore étroitement: les neurochirurgiens du CHUV, le spécialiste des tumeurs cérébrales, le neuropathologiste et, pour l'évaluation complexe des données, les biostatisticiens de l'Institut suisse de recherche expérimentale sur le cancer à Lausanne et de l'Institut Weizmann en Israël.

La recherche translationnelle, c'est-à-dire la recherche interdisciplinaire qui sert de pont entre la recherche fondamentale et la recherche clinique appliquée, est une des forces du groupe – mais c'est un type de recherche qui ne s'est pas encore imposé dans le monde scientifique. Car lors d'une intervention complexe

en vue d'extirper une tumeur cérébrale, les neurochirurgiens ont vite fait d'oublier de prélever un échantillon de tissu pour les chercheurs du laboratoire, par exemple. A Lausanne, si les collaborateurs de Monika Hegi ont besoin de sang provenant de patients atteints de tumeurs cérébrales, une demande à l'oncologue suffit – bien sûr toujours avec l'accord du patient, comme le souligne la chercheuse. Les découvertes faites par le groupe en laboratoire peuvent tout de suite être discutées avec les médecins qui travaillent dans le domaine clinique, ainsi qu'avec les pathologistes, et vice-versa. Dans bien d'autres hôpitaux, les chercheurs ne peuvent que rêver d'une aussi bonne collaboration. Ce n'est pas toujours simple, reconnaît Monika Hegi, mais les échanges qui en résultent sont «très fructueux».

### CARTE D'IDENTITÉ

- \_ Née le 10.9.1962
- \_ 1981-1989 Etudes en sciences naturelles, option biochimie, et doctorat à l'EPFZ
- \_ 1989-1993 Stage de recherche au National Institute of Environmental Health Sciences, Caroline du Nord, USA
- \_ 1993-1997 Institut de neuropathologie, Hôpital universitaire de Zurich
- \_ Depuis 1998, Monika Hegi dirige le laboratoire de biologie et génétique des tumeurs du service de neurochirurgie au CHUV à Lausanne
- \_ Elle a reçu en 2002 le prix de la Fondation Jacqueline-Seroussi pour la recherche sur le cancer
- \_ Monika Hegi est divorcée et mère de deux garçons (9 et 12 ans)